



Oraison Funèbre

de

M^{GR} DE SÉGUR

GRAYSON TUNNEY
MAY 1942
DE SECUR

3.

ORAISON FUNÈBRE

DE MGR LOUIS-GASTON-ADRIEN

DE SÉGUR

Prélat de la Maison du Pape
Chanoine de premier Ordre du Chapitre insigne de Saint-Denis

PRONONCÉE

A NOTRE-DAME DE PARIS

LE 11 JUILLET 1881

PAR

S. G. Mgr Gaspard Mermillod

Évêque d'Hébron, vicaire apostolique de Genève.



Bibliotheek
MINDERBROEDERS
WEERT.

PARIS

IMPRIMERIE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL

51, rue de Lille, 51

1881

ORAIISON FUNEBRE
DE
DE SECUR

A NOTRE-DAME DE PARIS

PAR M. DE LAUNAY, CHANCELIER



WERT.
CHANDLER
BIBLIOTHEQUE

PARIS
IMPRIMERIE DE LA BIBLIOTHEQUE

ORAISON FUNÈBRE DE M^{GR} DE SÉGUR

PRONONCÉE PAR

S. G. M^{GR} GASPARD MERMILOD

LE 11 JUILLET 1881, A NOTRE-DAME DE PARIS

Ille erat lucerna ardens et lucens.

Il était une lumière ardente et brillante.

(EV. SAINT JEAN, V, 35.)

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR (1),

LES tempêtes que subit l'Église ne font que révéler sa force et accroître sa fécondité : les luttes lui suscitent des docteurs devant l'hérésie, des apôtres contre l'indifférence, et des martyrs en face de la persécution. Les diverses époques de son histoire en sont le vivant témoignage ; notre siècle n'est pas déshérité de cette gloire : il

(1) S. Ém. le cardinal Guibert, archevêque de Paris. Étaient présents : Mgr Bétel, évêque de Vannes ; Mgr Perraud, évêque d'Autun ; Mgr Blanger, évêque de la Basse-Terre ; Mgr de Forges, évêque de Ténarie *in partibus* ; Mgr Moreno, de l'Ordre des Carmes, évêque de Chiapa (Mexique).

offre, au milieu de ses ruines, le consolant spectacle de la vitalité catholique. Les grands ouvriers de DIEU s'y succèdent nombreux et pressés; plusieurs déjà sont au repos, d'autres sont debout sur le champ de bataille de la vérité et du droit dans le bon et difficile service des âmes.

Au milieu de cette phalange apparaît l'infatigable apôtre que nous pleurons tous: il a répondu aux trois appels que DIEU fait à toute âme: *agir*, *souffrir* et *prier*. Agir sans défaillance, avec le plus pur désintéressement de tout amour-propre; souffrir avec une sérénité constante, sans se plaindre jamais ni des hommes ni des choses; prier d'une prière soutenue par l'austérité et la pratique joyeuse de la pénitence, n'est-ce pas la trame continue de ses jours?

Vous vous rappelez cette physionomie ferme et douce, empreinte de vigueur et de paix, ce calme et attirant sourire dans sa résignation; à travers ses yeux éteints, on voyait une âme vivante, et cette âme voyait.

Quand, enveloppé de son long manteau romain, appuyé sur un bras ami, il traversait les rues de votre bruyante capitale, tous regardaient avec émotion cette apparition suave du recueillement, de la souffrance et de l'apostolat; un murmure bienveillant répétait autour de lui: « C'est un saint qui passe. » Oui, c'est un saint qui a passé, comme son Maître, en faisant le bien.

Il a eu l'insigne privilège d'être loué du haut de

la Chaire suprême : Pie IX l'aimait, et Léon XIII a fait écrire de lui : « Sa mort est un vrai désastre pour la société catholique et l'Église (1). » A de telles paroles et à de telles tendresses sorties des lèvres et du cœur de deux si grands Pontifes, aux royales louanges qui ont franchi la frontière de l'exil, ne suffirait-il pas d'ajouter les quelques mots d'un saint ? Le Curé d'Ars a dit de lui : « *Cet aveugle voit bien clair.* »

Le suffrage populaire fait écho aux voix puissantes de l'autorité et de la sainteté : son pauvre lit d'agonie a été un char de victoire ; malgré les difficultés et les angoisses de l'heure présente, la solennité funèbre est un cortège triomphal : les bannières se déploient, les foules accourent, et le cercueil est couvert de fleurs, de larmes, et entouré de la vénération universelle. Le peuple ne se trompe pas, il reconnaît tôt ou tard ses vrais amis : l'humble Sœur Rosalie, l'illustre Père de Ravignan et le Prélat romain obtiennent dans Paris si mobile, mais si reconnaissant, des hommages publics et spontanés qui sont les prérogatives des Saints. Leur mort domine les orages et impose même à l'hostilité le libre passage des étendards chrétiens et de la croix rédemptrice.

Vous avez voulu qu'un enseignement vienne clore ces fêtes du deuil et de l'espérance ; vous

(1) Lettre de Son Ém. Mgr Macchi, maître de chambre de Sa Sainteté, au T. R. P. Picard, vice-président de l'Œuvre de Saint-François de Sales.

avez demandé à l'ami et au frère d'armes de vous parler de cette mémoire bénie ; je le sens, je serai bien au-dessous de ce que mérite cette pure et féconde existence et de ce qu'attendent vos cœurs. Vous me le pardonnerez, et votre reconnaissance achèvera cette esquisse, imparfaite et tracée à la hâte, d'une vie si pleine de mérites.

Pénétrons dans le sanctuaire intime de cette âme, cherchons la pensée inspiratrice de ses héroïques labeurs. Quel a été le ressort donnant l'impulsion à tant d'Œuvres ? quelle a été la sève vivante animant ce tronc puissant, ces rameaux couverts de fleurs et de fruits, offrant un abri sûr à tant d'oiseaux du ciel ?

Il est facile de le dire : il n'a pensé, aimé, agi, vécu que pour affirmer en lui, étendre autour de lui le règne adorable de notre Sauveur bien-aimé ; tout en lui priait, prêchait et chantait : *Il faut que JÉSUS-CHRIST règne*. N'est-ce pas le trait dominant qui résume l'homme tout entier et marque de son empreinte son âme et sa vie, son âme de prêtre et sa vie d'apôtre ? Flamme de l'amour divin, lumière rayonnante de l'apostolat : *Ille erat lucerna ardens et lucens* ; âme sacerdotale, cœur apostolique, voilà ce que je tente de représenter à vos souvenirs, en recueillant quelques traits épars de ce beau modèle d'une vie de prêtre immolé et d'apôtre dévoué, traits qui rappellent saint François d'Assise, saint Philippe de Néri, saint Vincent de Paul, saint François de Sales. Que ce soit là tout le fraternel

éloge que je suis heureux de décerner, dans cette grande basilique de Notre-Dame, en présence d'un Pontife à l'âme sacerdotale et au cœur apostolique, devant des prélats et des prêtres qui l'admirent, en présence de sa famille émue et fière d'un saint, en présence des fils et des compagnons de ses œuvres, à la mémoire bénie de Monseigneur LOUIS-GASTON-ADRIEN DE SÉGUR, Prélat de la Maison du Pape, Chanoine de Premier Ordre du Chapitre insigne de Saint-Denis.

I

NE semble-t-il pas que DIEU veuille montrer à tous une âme de prêtre à l'heure où le sacerdoce est en butte à d'injustes préventions et à des hostilités sans cause? — Tout prêtre est à la fois sacrificateur et victime. Destiné à servir les hommes, il est pris parmi eux pour offrir les dons et les sacrifices; nul ne doit s'attribuer cet honneur, il faut qu'il soit appelé de DIEU comme Aaron: il doit être arraché à la condition de ses semblables pour élever vers le ciel l'Hostie pacificatrice et faire descendre sur les générations le pardon, la paix et l'espérance. Aussi le prêtre ne peut, comme l'homme du monde, se livrer même aux louables inspirations de récolter le bien-être et la gloire dans ses labeurs, il ne doit creuser les sillons où germent les élus de DIEU qu'en les arrosant du sang du CHRIST et des sueurs de ses souffrances personnelles.

Il doit étouffer en lui la soif sans cesse renaissante des grandeurs humaines. En ceci, l'exigence

des hommes va plus loin que les préceptes divins : ils ne veulent pas même lui pardonner les influences morales dont la liberté naturelle lui donnera toujours le droit d'user pour honorer et, quand il le peut, faire triompher la vertu. On ne se contente pas de lui rappeler ironiquement que son royaume n'est pas de ce monde, on ne voudrait pas lui laisser sur cette terre assez d'espace pour appuyer son pied afin de monter au ciel. Aussi tout homme qui a entendu l'appel de DIEU sait que, si un jour il gravit les degrés de l'autel, c'est pour y sacrifier deux victimes : l'Hostie eucharistique, et le vieil homme avec ses faiblesses et ses convoitises. Il ne lui est pas licite de séparer l'une de l'autre : en portant le Christ dans ses mains, il doit réaliser la parole des disciples : *Allons et mourons avec Lui* (1)..... Je veux me dissoudre, me dépouiller de moi-même avec JÉSUS-CHRIST dans un même holocauste (2). Le Pape saint Grégoire fait écho à la leçon évangélique : « Nous devons imiter ce que nous accomplissons (3). »

Nul mieux que Gaston de Ségur ne pénétra d'un lumineux regard les mystères profonds de cette mort et de cette vie sacerdotales ; nul n'eut plus de joie d'abattre cette mesure croulante

(1) *Eamus et moriamur cum eo.* (S. Jean, XI, 16.)

(2) *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* (S. Paul, épître aux Philippiens, I, 23.)

(3) *Debemus imitari quod agimus.* (S. Grég., lib. *Pastor*, I, XI.)

du vieil homme et, sur ses ruines, d'y faire vivre et régner le Christ: *Vivit vero in me Christus* (1)

Les souvenirs et les espérances de famille furent les prémices de ses immolations.

Il apporte en naissant un nom antique qui remonte aux Croisades, un sang de noble race dont s'honorent le Périgord et l'Aquitaine; la magistrature, l'armée, la diplomatie et les lettres couvrent son berceau d'illustrations traditionnelles (2). Son aïeule et sa mère jettent de glorieux reflets sur cet enfant prédestiné. La première, malgré un brillant éclat à la Cour de Russie, ne craint pas d'affronter les plus grands périls pour embrasser la foi catholique et y rester fidèle. Chaque jour elle se rendait en voiture à l'église. Un matin, sous le règne de Nicolas, se présente en grand uniforme un officier de police. « Madame la Comtesse, lui dit-il, je viens de la part du Gouverneur. Hier, un avis officieux vous a été donné. Celui que je vous apporte aujourd'hui est officiel. Son Excellence vous prie de veiller davantage sur vos faits et gestes, parce que, si vous continuiez ces manifestations catholiques, M. le Gouverneur se verrait obligé d'en écrire à l'Empereur. »

(1) S. Paul, épître aux Galates, II, 20.

(2) Par son père, il descendait du chancelier d'Aguesseau, du président de Lamoignon, et du marquis de Ségur, maréchal de France et ministre de la guerre sous Louis XVI. Par sa mère, il était petit-fils du comte Rostopchine, le célèbre gouverneur de Moscou en 1812.

Sans se laisser intimider, elle répondit à l'officier : « Dites au Gouverneur que je vais écrire moi-même au Souverain, et le faire aujourd'hui même. »

Laissez-moi vous citer cette page qui révèle la virile fermeté de cette chrétienne admirable :

« Sire, le gouverneur de Moscou me menace de
« prévenir Votre Majesté que je suis catholique
« et que je vais tous les jours ostensiblement à
« la messe à l'église catholique, en voiture, comme
« j'ai l'habitude de le faire depuis que j'ai eu le
« bonheur de quitter le schisme pour entrer dans
« le sein de la véritable Église.

« En agissant ainsi, j'use d'un droit que me
« donnent et le bon sens et la loi. Je ne fais rien
« d'extraordinaire, et rien n'est plus loin de ma
« pensée que de vouloir irriter qui que ce soit
« par une ridicule ostentation. Je continuerai donc
« comme par le passé.

« Votre Majesté peut, si elle le veut, me faire
« arrêter comme coupable d'être et de me montrer
« catholique; elle peut confisquer mes biens et
« me faire conduire en Sibérie : tout m'est parfaitement égal. Ce qu'Elle ne pourra jamais faire,
« c'est de m'empêcher de suivre ma conscience,
« de me faire abandonner ma foi et de me détourner du service de mon DIEU.

« Sire, prenez garde à vous ! Dans quelques
« années vous mourrez comme tout le monde :
« vous serez jugé ; et si le Souverain Maître vous

« trouve, comme vous l'êtes en ce moment, hors
« de son Église, qui est la sainte Église catholique,
« apostolique, romaine, il vous condamnera ; et
« votre puissance actuelle ne vous empêchera pas
« d'aller en enfer.

« Que Votre Majesté y songe sérieusement, il
« y va de son salut (1). »

La lettre partit, fut remise à l'empereur Nicolas, et cette intrépidité conquist la liberté de ses pratiques religieuses.

Sa fille était digne de continuer ses traditions de foi et d'énergie ; elle ne pouvait rester dans les ombres du schisme, et comme sa mère elle eut la joie d'aborder au rivage de la foi catholique.

Vous ne me pardonneriez pas si je ne saluais pas cette femme qui a donné le jour au saint apôtre ; c'est une leçon banale de l'histoire de l'Église que les plus illustres serviteurs de l'Évangile ont dû à leur mère leurs inspirations et leur force. Dès ses plus jeunes années, elle révéla un esprit remarquable, très original, très fin, très

(1) Elle était née comtesse Protasow, et elle fut une des plus charmantes jeunes filles de la cour de Catherine. Elle épousa le comte Rostopchine. Elle eut le bonheur de se faire catholique à l'âge de trente-deux ans, en 1806. Elle mourut à quatre-vingt-quatre ans, à Moscou, après avoir mené la vie d'une véritable sainte. Elle communiait tous les jours, faisait matin et soir une heure d'oraison, priait sans cesse, ne s'occupait que de Dieu et de ses enfants, et donnait aux pauvres avec une libéralité inépuisable, se contentant pour elle-même de deux ou trois pauvres robes, grises ou brunes, une seule de soie pour les grandes fêtes. (*Ma Mère* 1.)

sérieux : cœur généreux et tendre, caractère charmant, joyeux et toujours égal, avide d'études et de dévouement, elle a transmis à son fils les traits de son âme. N'a-t-il pas écrit d'elle ce gracieux portrait : « Elle avait un si aimable sourire, ses grands yeux avaient tant d'expression et de vie ; la bonté, l'esprit, la franchise éclataient si bien en elle qu'elle était sympathique à tous ceux qui l'approchaient ; la famille l'appelait toujours la bonne Sophie. »

Quels souvenirs et quelle atmosphère ont enveloppé l'âme de Gaston dans son enfance ! Les instincts de la race, les leçons du foyer, les gloires du passé, les parfums du présent le protègent et le façonnent à cet âge où rien n'a terni sa beauté ni brisé les élans qui portent vers DIEU. Entre lui et sa mère il y eut des relations privilégiées de piété et d'amour ; la prêtrise leur donna des ailes, la souffrance les consacra, et la mort les a scellées du sceau d'une impérissable jeunesse. On dirait, à lire ces effusions naïves et ces gracieux épanchements, l'histoire de saint François de Sales bégayant à peine et s'écriant : « *Que je suis heureux ! le Bon DIEU et ma mère m'aiment bien.* »

Comme son modèle, notre pieux prélat marchera, sur les routes de sa destinée, guidé et gardé par ces deux passions de sa vie : DIEU et sa mère l'ont bien aimé.

Hélas ! il dut affronter l'éducation publique ; il ne parlait jamais de ses études universitaires sans se

plaindre de la somnolence de son âme. Malgré cet humble aveu, nous savons qu'il traversa ces années de péril sans fléchir ni dans sa foi ni dans son cœur, qu'à vingt ans il devint à Paris ce qu'était saint François de Sales à Padoue. Il trouva bientôt la protection dans les Conférences de Saint-Vincent de Paul qui naissaient; cette Œuvre providentielle de foi et de charité dilatait ses pavillons, et la jeunesse chrétienne s'y enrôlait, cherchant le secret de servir l'Église et la France en soulageant les pauvres et en se donnant elle-même. Ces quelques étudiants qui, en 1833, mirent en commun leurs convictions, leur enthousiasme, leurs modestes ressources, prouvèrent mieux que par des discours que l'Évangile est l'immortelle solution sociale. Pendant que les retentissantes utopies se croyaient triomphantes, pendant que les novateurs s'épuisaient en théories qui devaient changer le monde, ces jeunes hommes, sans se laisser séduire, se prirent à monter les étages où se cachait la misère de leurs quartiers. On les vit, dans la fleur de l'âge, écoliers d'hier, fréquenter sans dégoût les plus abjects réduits, et apporter aux habitants inconnus de la douleur la vision de la charité (1). La charité est belle en quiconque l'accomplit; elle est belle dans l'homme mûr qui retranche une heure à ses affaires pour la donner aux affaires de la souffrance; elle est belle dans la femme qui s'éloigne un moment du bonheur d'être aimée,

(1) Lacordaire.

pour porter l'amour à ceux qui n'en connaissent plus que le nom; elle est belle dans le pauvre qui trouve encore une parole et un denier pour le pauvre; mais c'est dans le jeune homme qu'elle apparaît tout entière, telle que DIEU la voit en lui-même au printemps de son éternité, telle que JÉSUS la voyait, aux jours de son pèlerinage, sur le front de saint Jean.

Gaston a bientôt sa place dans les rangs de cette milice de Saint-Vincent de Paul; il y rencontre des émules de son ardeur; leur cénacle fut une pépinière de saints. Il me suffit de nommer Le Prévost, cet héroïque fondateur des Petits-Frères de Saint-Vincent de Paul, et le P. Olivaint, le grand apôtre et le glorieux martyr. Près de telles âmes, le jeune de Ségur s'élève vite aux cimes du sacrifice; rien ne l'arrête : il se dépouille de ses vêtements pour les pauvres, il multiplie ses prodigalités, son souci est de s'imposer les plus rudes privations et de n'avoir pas même les débris d'une élégance que réclament son nom et sa famille. Les cœurs prédestinés ont toujours eues ces tendresses précoces pour les malheureux. Saint Vincent de Paul, enfant, versait la farine paternelle dans les mains du pauvre, et saint François de Sales y jetait joyeusement les dons de sa mère. Gaston sera leur fidèle imitateur; il est bien destiné à s'immoler et à grandir sous ce double patronage. Et il ne porte pas le bon de pain seulement : au secours matériel, qui est un rayon de bonheur jeté dans l'abri de la souffrance, il ajoute

le bon de l'amour de DIEU. Jeune homme, il sent déjà la flamme de l'apostolat. C'est dans les hôpitaux qu'il exercera son action sur les âmes, et à vingt ans à peine, il brise des consciences rebelles au zèle du prêtre et au patient sourire de la Sœur de Charité.

C'était à l'hôpital Necker. Un jeune poitrinaire se mourait, résistant à toutes les sollicitudes religieuses. Notre apôtre s'approche de lui. La mort était peinte sur le visage du pauvre malade. La face était hâve et d'un blanc jaunâtre; son affreuse maigreur donnait à ses yeux noirs une apparence étrange.....

Gaston s'approche de lui, il lui parle avec affection et respect, et le malade semblait lui répondre, par la dureté de son regard : « Je n'ai que faire de vos condoléances; donnez-moi la paix ! »

L'étudiant feint de ne pas comprendre ce dur langage et ce silence méprisant. Il multiplie ses tendres instances; mais le mutisme dédaigneux répond aux effusions de son cœur. Soudain, une inspiration vient au pieux visiteur; il se rapproche vivement du malheureux, et lui dit à demi-voix : « Avez-vous fait une bonne première communion ? » Cette parole produit sur le mourant l'effet d'une commotion électrique; sa figure change d'expression, et il murmure plutôt qu'il ne dit : « Oui, Monsieur; » et deux grosses larmes coulent sur ses joues.

Gaston saisit les mains du malade, et lui dit : « Vous étiez heureux alors, mon ami; ce bonheur

peut revenir encore; le bon DIEU n'a pas changé ! N'est-ce pas, vous voulez bien vous confesser ?

— Oui, répond le mourant avec force, et il s'avance pour embrasser son jeune apôtre, qui, tout attendri, conduit cette âme aux joies de la communion et aux espérances du ciel (1).

N'y a-t-il pas dans cette scène les présages d'un apostolat qui étonnera par ses merveilles; cet étudiant conquérant à DIEU une âme rebelle et faisant d'une salle d'hôpital le premier théâtre de son action, n'est-ce pas le signe caractéristique d'une providentielle vocation ?

Elle ne se révèle pas encore; la peinture l'attire, l'on entrevoit en lui toutes les aspirations et tous les dons qui forment l'artiste. A l'école d'un grand maître, il fait de rapides progrès; son pinceau étonne tout à la fois par la grâce et la vigueur de ses créations. Paul Delaroche, heureux du talent précoce de son élève, dit au père de Gaston :

« Monsieur le Comte, quelle carrière voulez-vous donc donner à votre fils ?

— Maître, répondit M. de Ségur, il est l'aîné de ma maison, j'en veux faire un diplomate; c'est une carrière de famille, j'espère qu'il la suivra.

— Ah! reprit l'illustre peintre, vous avez beau faire, il sera un jour un grand artiste. »

Les succès semblent justifier ces prévisions. A

(1) Voir les *Instructions familiales*, 1^{er} vol., p. 388.

vingt-deux ans il obtient la médaille d'or pour le portrait de son père. Ce triomphe public n'enivre pas sa jeunesse, il ne songe qu'à offrir à sa mère cette couronne; quand, attendrie et fière de son fils, elle l'eut félicité, Gaston saisit sa médaille d'or, il va la vendre sans hésiter, et en porte joyeux le prix à ses chers pauvres des mansardes !... Comme les anges de DIEU ont dû sourire à cet acte d'une générosité héroïque, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de cette humilité qui dédaigne une gloire naissante ou de cette charité qui s'oublie pour ne songer qu'aux malheureux.

Attaché au ministère des affaires étrangères, il est envoyé à l'ambassade de Rome. Dans la cité reine du monde et foyer de la foi, des sciences et des arts, tout semble répondre aux élans du chrétien et de l'artiste; il a la joie de servir son pays et de développer en lui les dons de la nature et de la grâce (1). Mais il se sent bientôt à l'étroit, même dans ces grands et lumineux horizons; l'art ne lui suffit plus, la diplomatie, même la meilleure, le laisse froid, son âme a des battements d'ailes vers le sacrifice; une voix secrète lui parle au cœur; il entend JÉSUS-CHRIST qui lui dit: « Viens, et suis-moi. *Veni, sequere me.* » Il y avait alors, dans une cellule du *Gesù*, un humble et austère religieux, un des fils de cette Société toujours honorée de la persécution et toujours vaillante sur les champs de

(1) C'est alors qu'il fit un charmant tableau d'un pâtre de la campagne romaine.

bataille de l'Église. Le P. de Villefort voyait accourir à lui des âmes nombreuses; parmi elles, il distingue bien vite le jeune diplomate et discerne les signes irrécusables d'une vocation au sacerdoce. Gaston ne veut pas céder à l'enthousiasme; il ira prier à Lorette; il n'est pas seul, le pieux et savant abbé de Gazalès lui sert de guide. Dans le sanctuaire aimé qui domine les flots de l'Adriatique, là où les générations agenouillées vénèrent le tabernacle du DIEU fait homme, Gaston s'offre en holocauste en se consacrant à jamais aux saintes énergies de la chasteté. Trois siècles auparavant, un jeune seigneur, brillant élève de Padoue, dans ce même sanctuaire, fit vœu de garder la *belle et blanche vertu*; à travers les âges, ces deux physiologies apparaissent dans le même courage et dans les mêmes immolations. Les plus séduisantes perspectives humaines s'offraient à tous deux. François de Sales pouvait s'asseoir au milieu des magistrats de son pays, le sénat de Savoie l'attendait; Gaston de Ségur voit une éclatante renommée, une glorieuse position qui s'offrent à lui; tous deux ne veulent suivre que le DIEU crucifié, tous deux jettent joyeusement à ses pieds tous les succès du présent et toutes les espérances de l'avenir.

Quelle détermination soudaine et inattendue pour sa famille! Son père ne peut accepter sans peine que son fils aîné ensevelisse dans un séminaire et dans la vie obscure du prêtre tout ce qu'il a rêvé de célébrité et d'influence. Sa mère est brisée; elle ne croit

pas à l'énergique résolution de son enfant le plus aimé; elle le supplie, elle le presse, elle le conjure de toute la force de ses larmes et de son cœur de ne pas céder à ce qu'elle croit un entraînement irréfléchi. La nature sensible de Gaston frémissait, et il a raconté lui-même que ce n'était qu'à genoux et à l'église qu'il avait la force de lire les lettres maternelles.

Vous devinez quelles poignantes luttes se livrèrent dans cette âme; mais DIEU fut le vainqueur. Bientôt les murs de Saint-Sulpice abriteront le pieux candidat du sanctuaire qui ne songe plus qu'à se livrer tout entier à la formation du sens sacerdotal et à l'étude de la science sacrée. Ses maîtres, comme ses condisciples, n'ont jamais oublié cet aimable et austère lévite qui, par ses catéchismes et ses homélies nettes, vives et pieuses, faisait pressentir celui qui sera plus tard le grand serviteur de DIEU et des âmes.

Il nous suffirait d'évoquer les notes tracées de sa main pour suivre cette forte élaboration de son âme, avec quelle allégresse il prend le Seigneur pour son héritage et monte avec une vigueur joyeuse les degrés du sanctuaire. Comme dans cette école de la modestie, de la piété et du savoir ecclésiastique, il s'élève vite aux sommets sanglants du Calvaire! Il châtie son corps, il transforme son âme, jaloux de porter en lui l'empreinte du divin Crucifié, pour n'être pas indigne d'élever plus tard, dans ses mains, la Victime sans tache. L'œil fixé sur ce

but à atteindre, il marche à pas de géant dans cette perfection du séminariste. Le monde ignore ces mystères de la foi. Les pouvoirs qui voudraient jeter ces néophytes du sacerdoce au sein des bruyantes et périlleuses agitations militaires, ne connaissent pas tout ce qu'il y a d'héroïques labeurs cachés derrière ces murailles. Heures bénies et fécondes de la prière, joies austères de l'étude, caractères qui domptent les impétuosités, cœurs de vingt ans qui se brisent pour ne faire jaillir que des tendresses pour DIEU et les âmes, beau spectacle bien digne de DIEU et des anges et que l'humilité dérobe aux regards humains! L'abbé de Ségur poursuit en lui, de retraite en retraite, le vieil homme; il veut le renverser, afin d'apporter, au jour de sa consécration, le *moi* vaincu; il tient à s'écrier comme saint Jean-Baptiste: « Il faut qu'il croisse, et que je diminue (1)! »

Le moment solennel approche: le Pontife va étendre ses mains sur le jeune lévite qui sera prêtre pour l'éternité. C'est avec une sécurité sans alarmes que l'Archidiacre répond à l'interrogation de l'Évêque, affirmant que Gaston de Ségur est digne de l'onction et de l'honneur du sacerdoce; on peut lui appliquer le beau mot que saint Grégoire de Nazianze a dit de saint Basile: « *Il était prêtre avant même que d'être prêtre* (2) », c'est-à-dire qu'il

(1) Illum oportet crescere, me autem minui. (Évangile de saint Jean, III, 30.)

(2) Orat., xx

en avait les vertus avant d'en avoir le degré ; il était prêtre par son zèle, par la gravité de ses mœurs, par l'innocence de sa vie, avant que de l'être par son caractère (1). Il ne faut pas s'étonner si, montant à l'autel pour la première fois comme sacrificateur, son attitude trahissait la foi et l'amour qui débordaient de son âme. Sa mère, agenouillée près de lui, eut les prémices de son sacerdoce, elle fut la première à communier de sa main. Chapelle recueillie du Séminaire Saint-Sulpice, vous fûtes témoin de cette scène touchante qui rappelle saint Jean à Éphèse...

Les allégresses et les actions de grâces de cette fête ne lui firent pas oublier qu'un prêtre digne de ce nom, de cette institution, et selon l'ordre de JÉSUS-CHRIST, doit toujours être prêt à être victime. Ce n'est pas assez pour lui d'attendre les coups de la justice divine, il les convoite, il les appelle, il conjure le Dieu-Hostie de le rendre participant de sa croix et de lui faire boire son calice. Il s'adresse avec une filiale confiance à la sainte Vierge, il la supplie de lui obtenir une terrible épreuve et la grâce de la supporter par amour pour son Fils, il sollicite une tribulation qui le crucifie sans enchaîner son apostolat. DIEU l'entend, mais il n'accordera pas sans délai ce bien de la souffrance ; il lui laisse reprendre ses pinceaux et tracer sur la toile ce suave et religieux tableau de l'Enfant-Jésus, une

(1) Bossuet, oraison funèbre du P. Bourgoing.

croix sur la poitrine, le calice et l'Hostie planant dans un nuage transparent et projetant de lumineux rayons. La crèche, la croix, le tabernacle, voilà bien toute sa vie avec son cri d'armes : « Celui qui nous a tant aimés, qui ne l'aimerait en retour (1) ? »

Malgré les tendresses qui l'attirent, il ne veut pas abriter son existence dans le foyer édifiant et aimé de la famille, ni l'exposer aux périls de l'isolement. Quelques jeunes prêtres s'unissent à lui, et forment un cénacle de prières, d'étude et d'apostolat : généreux émules qui luttent à qui saura le plus aimer le Sauveur et mieux servir les âmes (2).

Voilà sous quels auspices il inaugure son ministère sacré, et il porte d'abord ses bénédictions à une des prisons militaires de Paris. Le jeune apôtre transforme bien vite ces cœurs de soldats aigris et humiliés ; on se souvient encore des miracles de conversion chez ceux qu'il accompagne au dernier supplice. Il leur consacre les heures de ses jours et les heures de ses nuits ; il réussit à les faire sourire à la mort, et, sous le sifflement des balles qui trouent leurs poitrines, on les entend répéter avec amour et presque avec joie : Seigneur Jésus !

Ce fut à cette époque qu'il publia le petit volume des RÉPONSES, si souvent réédité ; pages qui ont illuminé tant d'âmes, pages vives, étincelantes et

(1) Sic nos amantem, quis non redamaret?

(2) Mgr de Conny, Mgr Gay, Mgr de Girardin, M. Gibert, M. de Valois, M. d'Andigné ; et plus tard M. Le Rebours et M. Taillandier.

populaires, où l'erreur est pulvérisée, la foi défendue par les éclairs de la vérité et de la science. Un académicien a bien pu dire: « Ce petit livre est un des grands livres de notre siècle. »

Tout homme que Dieu prédestine à un fécond apostolat reçoit de la Providence une triple consécration: le contact avec la Chaire de saint Pierre, foyer des doctrines sacrées et de la science théologique, l'amitié d'âmes saintes, et des épreuves qui dilatent le cœur sous les coups de la tribulation (1).

Ces grâces ne manquèrent pas à notre jeune prêtre: il est soudain, malgré lui, arraché à ses obscures fonctions, et il est destiné à prendre place dans ce Conseil auguste des Auditeurs de Rote qui forment à Rome comme une couronne de la magistrature des nations catholiques.

Rome venait d'être rendue au Pape par les glorieux services de la France qui reste toujours malgré tout le soldat du Christ, et écrit toujours par son sang ou par ses œuvres *les gestes de DIEU* sur le sol du monde. Pie IX revenait de Gaëte, sacré par l'exil et retrouvant sur son territoire reconquis l'indépendance du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, si nécessaire à la liberté des âmes. Sans doute cette terre du Principat devait retomber plus tard sous les chaînes de la Révolution; mais DIEU n'a pas sans dessein permis une trêve de vingt ans; n'est-ce pas pour faire briller sur nos

(1) In tribulatione dilatasti mihi. (Ps. iv, 2.)

ruines et au milieu de nos orages l'arc-en-ciel de l'Immaculée-Conception, et mettre en sûreté l'arche sainte de l'Infaillibilité Pontificale ?

Le jeune Auditeur de Rote arrive donc à Rome. Trois hommes se rencontrèrent alors auprès du cœur magnanime du Pontife, tous trois bien dignes de le servir avec un enthousiasme filial dont rien n'a tari le fidèle dévouement. Xavier de Mérode, ce gentilhomme, ce chevalier et ce prêtre, si dédaigneux de toute ambition humaine et si prodigue de sa personne pour le droit et l'honneur ; Gustave Bastide, cet aumônier militaire à la physionomie si belle, à la parole si spontanée et si ardente ; et Gaston de Ségur, brillant artiste et prêtre fervent. Tous trois forment autour de Pie IX le rempart invincible d'une admiration et d'une tendresse qui ne défailirent jamais. Tour à tour, dans les souterrains obscurs des Catacombes, au Colisée, aux Prisons-Mamertines, aux musées du Vatican, sous les voûtes des basiliques, partout ils se font les pieux et savants conducteurs des soldats, des pèlerins ; à tous ils révèlent les merveilles de la foi et des arts. C'est un apostolat qu'ils rendent fructueux et attirant à force de piété, d'étude et de courage. On l'a dit justement : « Ils ont réussi à faire aimer chaque jour davantage la France à Rome, Rome à la France, et ont ainsi servi l'Église et le Pape auprès de l'univers entier (1). » Ces interprètes

(1) Mgr Besson, évêque de Nîmes, dans l'oraison funèbre de Mgr Bastide.

des chefs-d'œuvre et des souvenirs chrétiens ne se bornent pas à cet enseignement plein d'éclat ; ils vont aux écoles populaires des bons Frères des Écoles chrétiennes, dans les hôpitaux, se faire les catéchistes et les confesseurs des enfants et des soldats ; les insignes de la Prélature leur servaient de passeports pour mieux atteindre les consciences.

Pie IX, le majestueux et doux Pontife, ce cœur si tendre et si ferme, se plaisait à écouter leurs effusions de foi, les récits de leurs travaux, leurs vives et spirituelles saillies ; près de cette âme de saint, l'Auditeur de Rote se sentait plus attaché encore à son sacerdoce et plus entraîné vers les labeurs évangéliques ; à ces hauteurs du Vatican, dans cette intimité qui sera l'honneur et l'inspiration de sa vie, il atteint les horizons les plus élevés de la foi et les plus ardentes flammes de l'amour de la sainte Église !

Sous un ciel toujours pur, le cœur ne mûrit pas (1).

La douleur viendra : elle va déchirer ce sol sur lequel doivent germer et grandir tant de gerbes pour le ciel. Elle arrive soudain frapper un coup terrible. Il l'a appelée, il l'a réclamée à DIEU comme un trésor ; la victime est préparée ; le glaive est levé, et JÉSUS-CHRIST va nous montrer son ami aux prises avec l'adversité !

Vous me laisserez, dans un récit simple et sans

(1) Lamartine.

artifices, vous raconter cet épisode si beau, si attendrissant ; contemplons cet autel d'où ne descendra plus la victime.

C'est vers l'âge de dix-neuf ans que Gaston de Ségur sentit pour la première fois une fatigue des yeux en travaillant le soir à des dessins très soignés et très délicats, représentant la vie de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. C'est donc en servant comme artiste le divin Maître, objet de son amour, qu'il contracta le germe de l'infirmité cruelle et féconde dont il ne cessa de remercier DIEU jusqu'à son dernier jour. Le mal reparut à la suite des études au Séminaire Saint-Sulpice ; il céda de nouveau à quelques soins, à quelques semaines de repos et de voyages.

A Rome enfin, il se manifesta pour la troisième fois, d'une façon subite et presque foudroyante. Le 1^{er} mai 1853, un de ses yeux se voila tout à coup ; il lui sembla qu'un rideau, d'abord à demi transparent, bientôt opaque, s'étendait sur sa prunelle, et interceptait le jour. Dès ce moment, il ne douta pas un instant de la perte totale et prochaine de sa vue, et il reconnut dans cette infirmité un gage de la bonté de DIEU, et de la protection de la sainte Vierge (1).

Mgr de Conny, son intime ami, informé de l'accident, vient le voir, le jour même, et le trouve calme jusqu'à la sérénité. Mgr de Ségur s'applique

(1) Il disait gracieusement : « La bonne Vierge m'a pris un œil et l'a envoyé à ma place en Purgatoire. »

à lui démontrer que la cécité est pour lui une grande bénédiction, d'abord parce que toute infirmité est salutaire, ensuite parce qu'elle détournait absolument de lui le fardeau de l'épiscopat, dont il avait une sainte terreur, et qu'elle allait le ramener à ses chères âmes, à ses chers petits ouvriers de Paris ; enfin parce que, pour un confesseur, il est très avantageux de ne voir que les âmes, toujours belles et aimables, quand elles avouent et pleurent leurs fautes. « Qui nous aurait entendus, disait Mgr de Conny en rappelant cette conversation, aurait cru que c'était moi qui avais perdu la vue, et Mgr de Ségur qui me consolait. »

Gaston se prépara dès lors aux conditions de la cécité : il apprit à se servir lui-même les yeux fermés, à dire par cœur la messe de la sainte Vierge ; à part cette étude, il continua sa vie romaine avec une parfaite allégresse.

Un de ses grands désirs, avant de devenir tout à fait aveugle, était de revoir une fois encore tous ses frères et sœurs. DIEU lui accorda cette grâce. Se rendant en France, après la Saint-Pierre de 1854, il alla passer ses vacances chez ses parents, au château des Nouettes, en Normandie. Le 2 septembre au matin, il y voyait encore. Ce même jour, son frère Anatole vint le rejoindre avec sa famille ; il semble que c'était le moment attendu par la bonne Providence. Après le déjeuner, Mgr de Ségur se promenait et causait gaiement avec un de ses frères, quand tout à coup il s'arrête et dit : « JE SUIS

AVEUGLE. » Il l'était en effet, subitement, complètement, et pour toujours. Il rentra calme dans sa chambre, recommandant à ses frères et à ses sœurs de n'en rien dire à sa mère, et sa tranquillité était telle, sa possession de lui-même si absolue, que pendant plusieurs heures, jusqu'au moment du dîner, pas un geste, pas un tremblement dans sa voix, pas un changement perceptible dans son attitude ne révélèrent à la pauvre mère le coup qui avait frappé son cher fils. Ce fut seulement à table que, voyant qu'il ne pouvait pas se servir lui-même, elle commença à comprendre et à se troubler. Elle le regarda fixement, vit ses autres enfants qui pleuraient, et fondit en larmes. Lui seul souriait, la fortifiait, et ne pleurait pas. Ce sourire sublime avec lequel il accueillit la cécité, il le garda pendant vingt-sept ans, et il le conserva jusqu'à son lit de mort.

O mon DIEU ! ne dirait-on pas que ce Calvaire c'est pour lui un Thabor, où il ne voit plus que JÉSUS seul ? *Neminem viderunt nisi solum JESUM* (1). Oui, son intelligence si belle, son cœur si pur, sa parole si chaude recevront de cette épreuve une consécration qui fera de lui une de ces supériorités sympathiques, un de ces rayonnements qui attirent ; et les voiles de sa cécité ne feront que mieux apparaître la lumière dans les ténèbres : il est vraiment la lampe qui brille dans le sanctuaire (2).

(1) Saint Matthieu, xvii, 8.

(2) *Lux in tenebris lucet* (Év. de S. Jean, i, 5.)

Rien ne pourra le décider à demander sa guérison. Ni le saint curé d'Ars, ni le vénéré M. Dupont de Tours, ni le P. Millériot, ne l'amènent à ces désirs légitimes. Il sera inflexible pour rester cloué à la croix ; il répond d'une manière charmante à un de ses pieux et fidèles amis : « *Le bon DIEU m'a mis en clôture ; je porte ma cellule avec moi ; je l'en remercie, et j'y suis heureux* (1) ! » Cette souffrance de son corps n'est que le prélude d'humiliations qui atteindront sa volonté et son intelligence.

A Paris, il est le prêtre aimé ; sa vie est entourée de respect, les âmes font cortège à sa parole et à ses bénédictions : et c'est au sein de ces triomphes apostoliques qu'il sera frappé d'un de ces coups mystérieux que la Providence réserve aux saints. Il y a parfois des désaccords entre les meilleurs serviteurs de l'Église ; les chefs de la milice sacrée peuvent redouter des impétuosités de soldats, des ardeurs de zèle qui semblent compromettre leur prudente stratégie dans la défense des droits ; ce fut une de ces craintes qui arma l'autorité diocésaine d'une sévérité destinée à mettre mieux en relief la profonde humilité de notre prêtre. Il fut interdit : un sceau fut placé sur les lèvres qui prêchaient ; les mains qui bénissaient et pardonnaient furent liées par son évêque ; épreuve humiliante et crucifiante qui enchaînait son zèle et jetait un nuage sur la droiture de cette âme si pure, si désintéressée. Mais,

(1) M. Le Rebours, curé de Sainte-Madeleine.

à l'exemple de saint Alphonse de Liguori, il ne se plaint pas, il n'articule aucune parole de reproche, et, sous le poids de cette poignante douleur, il demeure le prêtre souriant à l'immolation. Les malentendus disparaissent bientôt; le Pontife, qui sera plus tard couronné de l'auréole du martyre, rend à l'innocent toute la dignité et la libre sécurité de son apostolat dans votre immense capitale.

Mais l'holocauste n'est pas complet : le sacrifice doit meurtrir la fibre la plus sensible. Il est jaloux de garder la pureté de la doctrine et les virginales délicatesses de la vérité catholique ; cependant, dans un de ses livres où il parle du mystère de l'Incarnation, sa plume fléchit, et il se laisse entraîner, par les flammes de son cœur, au delà des limites. Le Saint-Siège ne peut se taire, même devant le fils le plus dévoué : il condamne son petit volume (1), l'unique atteint par le signe de Rome. Le cher et humble prélat n'hésite pas : il déchire ses pages, il les foule aux pieds, et transmet à Pie IX une soumission qui rappelle avec plus de tendresse, plus d'humilité et plus de joie encore, la magnanime victoire de Fénelon brûlant son livre des *Maximes des Saints* !

Rien ne manque à son diadème sacerdotal : crucifixion du corps, humiliation de la volonté et de

(1) *Jésus vivant en nous*, qui, avec la pleine autorisation du Souverain-Pontife Pie IX, a été remplacé dans la collection de *la Piété et la Vie intérieure*, par l'admirable traité intitulé : *La Grâce et l'Amour de Jésus*, 2 vol. in-18.

l'intelligence; il habite désormais les cimes élevées du Calvaire, il porte les stigmates, il a reçu sur ce Sinaï nouveau les rayons lumineux de la douleur, et il expliquera mieux, dans une parole plus vibrante de l'amour céleste, les enseignements du divin Crucifié!

Ce n'est pas assez encore: l'encens, qui tombe dans le feu, monte en nuage odoriférant vers DIEU. *Sicut incensum in conspectu tuo* (1). L'âme du prêtre a été jetée dans le creuset de la souffrance; sous la flamme qui la consume, elle monte en chants de joie, d'espérance et de charité. Saintes oraisons, élans passionnés, ardeurs séraphiques de sainte Thérèse et de saint François de Sales, naïves effusions de l'âme joyeuse de souffrir, aspirant à mourir et à s'unir au Rédempteur, voilà ce qui a fait de l'existence de ce vaincu de DIEU et de ce vainqueur de lui-même, un temple où habite le recueillement, un autel où l'immolation est en permanence, un tabernacle d'où la prière s'échappe comme s'il avait fermé les yeux aux choses du temps pour n'entrevoir que les splendeurs éternelles. *Sa chair et son cœur tressaillent vers le DIEU vivant* (2).

Ne vous étonnez pas qu'il ait voulu prolonger, après sa mort, son cantique de louange et son holocauste permanent. Il destine son cœur à être placé dans le pieux sanctuaire de la Visitation, où sou-

(1) Ps. CXL, 2.

(2) Ps. LXXXIII, 1.

vent il venait parler aux Filles de saint François de Sales, et où elles croyaient entendre un écho des entretiens spirituels de la Galerie au premier monastère d'Annecy. Il envoie l'autel, les reliques et le tabernacle de sa chapelle dans une vallée du Jura où souvent il a prié et prêché à l'ombre des grands souvenirs de saint Claude ; il les confie au restaurateur de la prière perpétuelle (1), au prêtre savant, doux et austère qui a ressuscité les *Chanoines réguliers* comme une garde d'honneur liturgique, comme une couronne à cet antique pèlerinage.

Tout donc en lui, dans sa vie et dans sa mort, proclame l'âme sacerdotale qui veut être devant l'Eucharistie *une victime d'agréable odeur* (2) ; ne soyez pas surpris que les immolations du prêtre préparent et fécondent les dévouements de l'apostolat.

(1) *Laus perennis*.

(2) S. Paul, épître aux Ephésiens, v, 2.

II

IL a la double consécration du sacerdoce et de la souffrance ; le sacrificateur de l'autel est une hostie vivante. Comme le Pauvre d'Assise descendant des hautes cimes de l'Alverne où l'Ange l'avait marqué des empreintes du Calvaire, s'en va plus fort à son apostolat, notre jeune prêtre, au lieu d'être enchaîné par la cécité et l'humiliation, se relève plus vaillant encore, et désormais les flammes de son cœur jailliront plus éclatantes et plus vives. Rien ne mettra obstacle à son zèle, et nul ne méritera mieux que lui ce titre d'*ouvrier de DIEU inconfusable : operarius inconfusibilis* (1) ! Il se dépense sans mesure et il se dévoue sans trêve « au noble et doux service des âmes (2) ; » des Œuvres ; de la sainte Église catholique !

Sur ces trois théâtres où se déploie son activité, il apparaît comme un des serviteurs les plus

(1) Saint Paul, épître à Timothée, II, 15.

(2) C'étaient les expressions habituelles de Mgr de Ségur.

puissants de notre génération. Malgré les immortels souvenirs dont cette grande chaire de Notre-Dame resplendit, j'ose le redire, Gaston de Ségur a une place privilégiée parmi les apôtres de notre temps.

Jamais il ne songea à faire de la parole apostolique une adulation pour son siècle, ni une parure pour la vanité personnelle. Certes, il connaissait les grandeurs et les blessures de notre époque ; mais jamais il ne voulut être à son égard courtisan ou conspirateur. C'est bien à lui que s'applique l'éloge de Bossuet qu'il me sera permis de répéter : « O DIEU vivant et éternel, quel zèle ! quelle onction ! quelle douceur ! quelle force ! quelle simplicité et quelle éloquence ! Oh ! qu'il était éloigné de ces prédicateurs infidèles, qui avilissent leur dignité jusqu'à faire servir au désir de plaire le ministère d'instruire ; qui ne rougissent pas d'acheter des acclamations par des instructions, des paroles de flatterie par la parole de vérité ; des louanges, vains aliments d'un esprit léger, par la nourriture solide et substantielle que DIEU a préparée à ses enfants ! Quel désordre ! quelle indignité ! Est-ce ainsi qu'on fait parler JÉSUS-CHRIST ? Savez-vous, ô prédicateurs, que ce divin Conquérant veut régner sur les cœurs par votre parole ? Mais ces cœurs sont retranchés contre lui ; et pour les abattre à ses pieds, pour les forcer invinciblement au milieu de leurs défenses, que ne faut-il pas entre-

prendre ? Quels obstacles ne faut-il pas surmonter ? Écoutez l'Apôtre saint Paul : « Il faut renverser
« les remparts des mauvaises habitudes, il faut
« détruire les conseils profonds d'une malice
« invétérée, il faut abattre toutes les hauteurs
« qu'un orgueil indompté et opiniâtre élève contre
« la science de DIEU, il faut captiver tout enten-
« dement sous l'obéissance de la foi (1). »

« Que ferez-vous ici, faibles discoureurs ? Détruirez-vous ces remparts en jetant des fleurs ? Dissiperez-vous ces conseils cachés en chatouillant les oreilles ? Croyez-vous que ces superbes hauteurs tombent au bruit de vos paroles mesurées ? Et pour captiver les esprits, est-ce assez de les charmer un moment par la surprise d'un plaisir qui passe ? Non, non, ne nous trompons pas ; pour renverser tant de remparts et vaincre tant de résistance, et nos mouvements affectés, et nos paroles arrangées, et nos figures artificielles, sont des machines trop faibles. Il faut prendre des armes plus puissantes, plus efficaces, celles qu'employait si heureusement le saint prêtre dont nous parlons.

« La parole de l'Évangile sortait de sa bouche, vive, pénétrante, animée, toute pleine d'esprit et de feu. Ses sermons n'étaient pas le fruit de l'étude lente et tardive, mais d'une céleste ferveur, mais d'une prompte et soudaine illumination (2). »

(1) II^e Épître aux Corinthiens, x, 4-5.

(2) Oraison funèbre du P. Bourgoing.

Imprégné de la sève doctrinale qu'il avait puisée à Rome, nourri de cette moelle de lion, comme parlait l'antiquité, l'apôtre n'avait pas de peine à répandre la lumière et l'onction de la doctrine dans les âmes qui se pressaient autour de lui.

Les âmes ! c'était la passion de sa vie.

Jaloux de les conquérir au Sauveur, il était prodigue de ses forces et de sa vie ; dédaigneux de toute gloire littéraire, il prêchait sans jamais se lasser, à temps et à contre-temps, avide surtout de saisir les auditoires les plus délaissés. Les modestes chapelles des Patronages, les pauvres sanctuaires des Cercles, les chaires les plus humbles se disputaient tour à tour les ardeurs de son zèle, et jamais il ne se refusait à ces obscures batailles de la parole évangélique. Il était toujours prêt ; de son cœur sans cesse rajeuni par la prière, l'étude et la souffrance, il tirait comme d'un trésor caché les vérités antiques dans un langage nouveau et populaire, devant les brillantes assemblées aussi bien que dans les réunions les plus simples de la vie chrétienne.

Ce qui l'attirait surtout, c'était la prédication de la jeunesse : l'enfance était suspendue à ses lèvres ; les jeunes hommes l'écoutaient avec enthousiasme, et il pouvait redire, sans crainte d'être démenti, les paroles de saint François de Sales : « Croyez-moi, les Anges des petits enfants aiment d'un particulier amour ceux qui les élèvent dans la crainte de DIEU et qui font couler dans leurs âmes la sainte dévotion. »

Jamais apôtre ne s'est plus multiplié dans votre capitale; nul n'a pu se soustraire à la chaleur de son apostolat (1). Les privilégiés de son dévouement étaient les pauvres les plus abandonnés, et cette jeunesse, printemps d'un peuple, si exposée dans sa fleur au souffle de l'erreur et des voluptés. Le Collège Stanislas, si fertile en hommes, fut son champ de dévouement; les sanctuaires de la vie ecclésiastique à Séez, à Versailles, à Nantes, à Beauvais, à Mayenne, à Sainte-Anne d'Auray, à Saint-Claude et ailleurs, l'appelaient sans cesse. Les prodiges d'une prédication toujours conquérante, se renouvelaient sans se répéter jamais. Vous ne me pardonneriez pas d'oublier ce diocèse de Poitiers, ce Petit-Séminaire de Montmorillon où il revenait chaque année pour y apporter, dans un zèle que rien ne lassait, les vivantes traditions évangéliques. Sans doute, l'illustre Évêque, dont la doctrine et l'intrépidité ont fait l'Hilaire de notre âge, l'attirait par la vigueur de son génie et le charme de son amitié; sans doute, son frère de doctrine et de zèle, le savant et pieux auxiliaire (2), le réclamait par les séductions de sa foi et de sa tendresse; mais surtout il revenait sur ce vieux sol monastique, parce qu'il s'y sentait à l'aise et en pleine liberté pour former au sacerdoce les fils robustes du Poitou et de la Vendée.

(1) Non est qui se abscondat a calore ejus. (Ps. xviii, 7)

(2) Son Em. le cardinal Pie et Mgr Gay, évêque d'Anthédon.

Lumière ardente et brillante, il éclairait et réchauffait les esprits et les cœurs des clartés et des ardeurs de sa parole. L'éloquence suivait comme la servante, non recherchée avec soin, mais attirée par les choses mêmes. Ainsi son discours se répandait à la manière d'un torrent ; et s'il trouvait en son chemin les fleurs de l'élocution, « il les entraînait plutôt après lui par sa propre impétuosité, qu'il ne les cueillait avec choix pour se parer d'un tel ornement (1). »

Nous nous rappelons tous l'émouvant spectacle de cet aveugle qui montait les degrés de la chaire, conduit par une main amie, et qui en face de ces assemblées d'enfants, d'ouvriers ou de grands seigneurs, apparaissait comme Moïse, le rayon de feu sur le front, guide des consciences et conducteur des âmes ; la vue de ce visage illuminé des rayons intérieurs, était à elle seule une prédication puissante, et les âmes subissaient le prestige de la sainteté avant d'être dominées par l'ascendant de la parole.

Les âmes ! voilà donc toute l'ambition de son sacerdoce ; les éclairer et les convertir était le but de ses prières, de ses mortifications et de ses fatigues. A ce cher et vaillant aveugle, plus qu'à nul autre, s'appliquent les éloges du Prophète Isaïe : « Si tu prodigues ton âme à celui qui a faim, et si tu rem-

(1) Fertur quippe impetu suo ; et elocutionis pulchritudinem, si occurrerit, vi rerum rapit, non curâ decoris assumit. (Saint Augustin. *De Doct. christiana*, lib. IV, n. 42.)

plis de consolation une âme affligée, ta lumière se lèvera dans les ténèbres, et tes ténèbres seront comme le plein midi (1). »

Oui, ses ténèbres étaient bien le midi des âmes, qui s'ouvraient à lui avec une filiale docilité; ce qu'il obtint de confiance et d'affection dépasse la mesure ordinaire des plus riches influences sacerdotales. Gravissez avec moi ce modeste escalier qui mène à sa cellule et à sa chapelle (2); entrez dans ce sanctuaire, témoin de tant de résurrections spirituelles; voyez ces foules agenouillées, ces enfants, ces pauvres, ces ouvriers, ces étudiants, ces magistrats, ces hommes de plume et d'épée, tous ces affamés de la lumière et du pardon qui tour à tour vont s'incliner sous sa main bénissante et puiser près de son cœur le courage du devoir, les secrets de la vie mystique, la fidélité à l'Église et les saintes énergies d'un christianisme sans peur et sans mollesse. Au contact intime de son âme, tous sortaient d'un cénacle; et, sur tous les chemins de l'apostolat, de la magistrature, du barreau, de l'armée, de l'industrie, du commerce et jusque des assemblées politiques, nous rencontrons les disciples de ce directeur des consciences, de ce laboureur spirituel, qui a fait croître et fleurir tant de plantes bénies, pour l'honneur de l'Église et le service de la France.

(1) Cum effuderis esurienti animam tuam, et animam affamam repleveris, orietur in tenebris lux tua, et tenebrae tuae erunt sicut meridies. (Isaïe, LVIII, 10.)

(2) Rue du Bac, 39.

Saint Alphonse de Liguori l'a dit : « Dans la chaire on sème, au confessionnal on moissonne. » Jamais Gaston de Ségur ne fit de la tribune sacrée un piédestal pour sa gloire et un prétexte pour son repos ; il n'en descendit jamais qu'avidement de donner aux consciences la parole plus intime et le Verbe de la réconciliation (1). Et vous, ses fils nombreux, vous vous pressez dans cette vaste enceinte presque trop étroite, vous êtes là et vous n'y êtes pas tous, car il y en a sur toutes les routes de la France qui se rappellent avec émotion le souvenir de ces entretiens confidentiels, de ces heures si douces où ses mains affectueuses s'ouvraient pour vous bénir, ses lèvres aimables pour vous pardonner et son cœur si généreux pour vous aimer.

Lorsqu'un Évêque austère, bienveillant et infatigable apôtre, est prédestiné de DIEU à gouverner votre Église de Paris, lorsqu'il laisse le siège de saint Martin pour s'asseoir sur la chaire épiscopale de saint Denis, chaire souvent empourprée du sang de ses Pontifes, il doit y avoir dans son âme quelques-unes des angoisses qui ont amené des larmes aux yeux du Seigneur contemplant la cité de Sion. Votre ville est en même temps Jérusalem et Babylone, où le bien et le mal s'affirment sans peur ; les sacrifices les plus héroïques et les plus élégantes perversités s'y coudoient sans cesse ; là, le monde semble avoir

(1) Posuit in nobis Verbum reconciliationis. (Saint Paul, II^e Épître aux Corinthiens, v, 19.)

installé le palais de l'esprit étincelant, du bien-être facile et des plus séduisants plaisirs. C'est bien la capitale du naturalisme où viennent se faire consacrer tous les succès terrestres et toutes les gloires humaines ; c'est bien le foyer d'où rayonnent et se propagent ces merveilleux progrès matériels qui passionnent les peuples modernes. Comment le Pontife, chargé de ses destinées spirituelles, donnera-t-il JÉSUS-CHRIST à cette Athènes élégante, frivole et sceptique ? DIEU y a pourtant ses élus. Saint Denis ne cesse d'y susciter des bataillons d'apôtres, sainte Geneviève des vierges fidèles, sainte Clotilde des femmes fortes, et saint Vincent de Paul des ouvriers de la charité. Sans doute, sur tous les points, il y a des églises, berceaux de la vie surnaturelle et divine ; il y a des pasteurs dévoués et de pieux vicaires qui se consomment sans trêve au ministère écrasant de ces vastes paroisses ; ils multiplient, sans se décourager, les visites des malades, les catéchismes attrayants, la prédication pastorale, les cérémonies et les pompes du culte ; sans doute, il y a encore ces légions religieuses, décimées par la persécution ; malgré leurs blessures, ils restent les porteurs ardents de la parole sainte ; ils la font retentir des hauteurs de Montmartre aux plus solitaires chapelles. Malgré leurs succès, ces travailleurs du sanctuaire sont en petit nombre devant la moisson toujours blanchissante. Vos Archevêques ont applaudi à cette

armée de DIEU, à cet apostolat laïque qui fut le devoir de tous les temps, mais qui s'impose plus que jamais à notre siècle et à votre pays.

Ce sera l'immortel honneur de notre époque d'avoir appelé à ce labeur catholique les chrétiens que le baptême élève à un sacerdoce et que la confirmation arme chevaliers du Christ. Saint Pierre n'a-t-il pas dit à tous : « *Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte* (1) ? » Saint Cyprien définit l'Église : « Le peuple joint au prêtre, et le troupeau à son pasteur (2). »

L'abstention égoïste, la molle inertie s'abritent aisément derrière de futilles prétextes ; elles laissent à l'Esprit-Saint et au clergé le soin de servir l'Église et de sauver les âmes. On se plaît à se décharger de ses devoirs personnels sur la tribu lévitique, comme si la vie n'était pas un combat pour tous, comme si pour tous la vérité et la liberté de l'Église n'étaient pas un patrimoine sacré à défendre au prix de ses sueurs et de son sang. Quand le navire de Dieu est secoué par la tempête, tout l'équipage doit apporter son concours à la manœuvre ; nul baptisé, prêtre ou laïque, n'a le droit de l'inaction dans l'orage, espérant, comme dit un poète :

Dans un golfe du ciel aborder endormi.

(1) 1^{re} Épître de saint Pierre, II, 9.

(2) Plebs sacerdoti adunata et pastori suo grege adhærens. (Ep. LXIX.)

Les triomphes signalés de la foi, ses conquêtes sont attribués à ses plus illustres chefs ; mais ne savons-nous pas que souvent aussi les obscurs combattants ont préparé des résultats inattendus, que si le général a la couronne du vainqueur, ce sont les soldats qui ont gagné la bataille ?...

J'ajouterai avec un grand Évêque : « N'y a-t-il pas pour les laïques un profit qu'ils ont tiré des Œuvres pour le bien de leur âme et la dignité de leur vie ? De là sont sorties de fécondes vocations sur lesquelles l'Église et la société fondent de justes espérances ; de là sont nées encore des vertus toujours grandissantes et qui nous ont donné le spectacle d'une perfection laïque pouvant servir de modèle à notre vie sacerdotale (1). »

A l'encontre de ceux qui redoutent cette action, qui s'alarment de quelques impétueuses ardeurs, de quelques témérités inévitables, notre Prélat comprenait surtout les devoirs des Œuvres, l'union des forces, la puissance de l'association pour la cause de DIEU. Il savait inspirer à la jeunesse cet enthousiasme du bien qui préserve de la passion du mal ; il lançait ses disciples dans la mêlée du dévouement ; il disciplinait toutes ces vigueurs qui protègent et étendent dans notre vie sociale le règne adorable du Maître et Sauveur JÉSUS-CHRIST.

Ne croyez pas qu'il eût l'hérésie de l'activité : l'action n'était pas, chez lui, une flamme dévorante

(1) Œuvres du Cardinal Pie, tom. VII, p. 118.

du tempérament ; il n'était pas non plus de ceux qui, dans le besoin d'agir et de réussir, n'ont nulle préoccupation de la doctrine qui guide et des règles qui gardent ; jamais il n'avait de ces retours personnels qui cherchent des institutions bruyantes devant les hommes et stériles devant DIEU. Il savait que les Œuvres ne sont fructueuses qu'à la condition de rester dans les voies tracées par l'obéissance à ceux qui ont mission et lumière pour *gouverner l'Église de DIEU* (1).

Nul plus que lui ne fut préparé à cet apostolat difficile et nécessaire des Œuvres. Toutes allaient à lui, réclamant ses conseils, sollicitant sa direction, et, malgré lui, il en devenait bientôt l'inspirateur et le chef. C'est ici que je dois surtout emprunter les paroles de Bossuet sur saint Bernard : « Ce qui me reste à vous dire est si grand et si admirable, que plusieurs discours ne suffiraient pas à vous le faire considérer comme il faut. Toutefois, comme je vous ai promis de vous représenter ce saint homme dans les emplois publics et apostoliques, disons-en quelque chose brièvement, de peur que notre dévotion ne soit frustrée d'une attente si douce (2). »

L'Église, dans sa vie à travers les siècles, perpétue la maison de Béthanie, avec le triple service du corps, de l'âme et du cœur de JÉSUS-CHRIST. Marthe dresse la table hospitalière, Lazare cherche

(1) Posuit Episcopos regere Ecclesiam DEI. (Actes des Apôtres, xx, 28.)

(2) Panégyrique de saint Bernard, 2^e point.

des disciples, Marie regarde, écoute et console le cœur du Maître.

Quand on soulève la brillante surface de votre immense cité, il est facile d'apercevoir que le théâtre des plaisirs est aussi l'asile de bien des souffrances. Nous devons le reconnaître, notre époque s'est prise d'une généreuse émulation pour épier toutes les douleurs, essuyer toutes les larmes et diminuer toutes les misères. Nulle part elles ne sont plus nombreuses ni plus poignantes. Les enfants délaissés, les orphelins, les pauvres abandonnés, les petits incurables, les Patronages sous tous noms, les hôpitaux, ont leurs Associations protectrices, qui toutes regardaient et vénéraient Mgr de Ségur comme leur guide et leur bienfaiteur. Prodigue de son argent et de lui-même, il soutenait les courages, relevait les défaillances. Pendant plus d'un quart de siècle, il leur imprima une vive impulsion, il anima d'un souffle de foi et de tendresse tous ces bataillons sans cesse renouvelés du service des humbles et des malheureux. Avec quel art il a dirigé ces Associations qui versent sur les blessures le baume de la charité, dont les membres se pressent au chevet des malades, sourient au petit abandonné, rompent le pain de l'affamé, donnent leur cœur aux meurtris de notre vallée de larmes !

Ce qui surtout préoccupait cet apôtre, c'étaient les Œuvres qui préservent, purifient et sanctifient les âmes ; il avait sans cesse à la pensée la parole

de saint Vincent de Paul : « Il ne suffit pas de faire du bien soi-même, il faut se créer des coopérateurs. »

Il a, plus que personne, substitué à la pusillanimité et à la faiblesse individuelles ces fécondes institutions qui unissent les bonnes volontés et présentent un faisceau durable sur le sol mouvant de la démocratie. Il est impossible de raconter l'histoire de ce dévouement infatigable qui inspirait chaque jour l'apostolat des militaires, des ouvriers, de la jeunesse des Écoles. Les Cercles étaient en allégresse par sa présence ; ils devenaient un foyer de lumières, d'innocentes récréations ; il formait une famille à ces isolés que les mœurs et les lois modernes jettent dans votre capitale. Toutes les Œuvres contemporaines ont vécu de ses conseils, de son zèle et de ses courageuses initiatives. Vous ne me pardonneriez pas d'oublier cette *Union des Œuvres ouvrières*, ces grandes assises des études religieuses et sociales, des ateliers chrétiens, des usines et des corporations ; chaque année, elles allaient s'abriter à l'ombre des palais épiscopaux, elles retrouvaient, sous la présidence de notre Apôtre, des ardeurs et des intimités qui fortifiaient les bonnes volontés et centuplaient les forces. Malgré sa cécité, son esprit est ouvert à tous les horizons ; son cœur avec ses chaudes effusions, sa parole enjouée, bienveillante et pittoresque, animaient les timidités et dominaient les intempérances ; il avait le don de conduire ces merveilleux

Congrès qui resteront dans l'histoire comme les aimables Conciles de la charité et les vivantes écoles de la défense de l'Église.

Quels services n'a-t-il pas rendus au monde catholique par cette Association de Saint-François de Sales, que je ne puis nommer sans une vive et pénétrante émotion ! Dieu daigna nous mêler à sa fondation. Nous étions à Rome ; c'était au lendemain du triomphe de l'Immaculée-Conception. Pie IX venait de consacrer les Conférences de Saint-Vincent de Paul, et de leur donner des lettres d'apostolat dans l'univers entier. Alors dans un de ces entretiens où notre âme s'épanchait avec un fidèle serviteur des pauvres (1), nous parlions de la nécessité d'une *Propagation de la foi à l'intérieur*. Les efforts de l'erreur, l'union des adversaires de l'Église malgré leurs désaccords, leur propagande active, leur action publique et souterraine pour enlever aux pays catholiques les trésors de la foi, tout nous imposait le devoir de conjurer les périls prochains. De ce double observatoire de Rome et de Genève, nous jetions parfois un cri d'alarme et nous sollicitions une Œuvre de préservation et de conquête. Pie IX souriait à ce projet : en France, un des plus intrépides athlètes de la cause de DIEU y songeait. Mon âme avait rencontré ce prêtre de grande race (2), à l'âme de flamme, au cœur che-

(1) M. Baudon, président-général des conférences de Saint-Vincent de Paul.

(2) M. l'abbé Emmanuel d'Alzon.

valeresque, aux initiatives spontanées, cet apôtre qui, pour élever notre siècle dans les hauteurs surnaturelles de l'Assomption, a dépensé avec une magnanime prodigalité sa fortune, ses brillantes facultés, son repos et sa vie; tous deux, nous vînmes frapper à la porte de la demeure monastique de notre cher Prélat. Le grain de sénévé apporté de la terre des martyrs et des saints fut confié à Mgr de Ségur; sous cette main, qui a cultivé et arrosé tant de plantes du parterre de l'Église, l'arbre de *Saint-François de Sales* a étendu ses rameaux. Bibliothèques, missions, écoles chrétiennes, églises pauvres, évangélisation des faubourgs, toutes les œuvres qui aident le missionnaire et le pasteur ont trouvé leur appui et leur secours.

Nous n'avons pas tout dit encore. Étudiant le mouvement des esprits, Gaston de Ségur connut vite les influences de la presse; il comprit la nécessité de former, pour la défense des droits sacrés de l'Église, des hommes de doctrine et de talent qui pussent dire sans présomption à la sainte Épouse du CHRIST :

« Mère, voici ma plume; elle vaut une épée. »

L'Académie de Saint-Philippe de Néri, dont il fut le fondateur, n'a pas été inféconde en hommes; la presse et la littérature catholiques s'honorent de lutteurs déjà célèbres qui ont fait leurs premières armes dans ce modeste cénacle de la foi et de la science. Lui-même n'a-t-il pas été un soldat de la

presse? Il a publié ces charmants opuscules, où tour à tour la science du théologien, la foi de l'apôtre, le bon sens et l'esprit français jettent des clartés redoutables à l'erreur, attirent les âmes et les font monter dans les régions lumineuses et vivantes de la piété?

N'est-ce pas un prodige que cet aveugle ait produit ces nombreuses pages, resplendissantes, populaires, alertes et agiles comme l'artillerie légère, lancées comme un zouave sur un champ de bataille, étincelantes comme une baïonnette, et pourtant suaves comme un parfum de l'Évangile? J'éprouve le besoin de saluer ici ce collaborateur fidèle, qui, pendant plus de vingt ans, avec une tendresse filiale et sacerdotale, a été l'œil de ses études, la main pour écrire, l'humble, ingénieux et perpétuel secours dans sa bibliothèque et dans sa cellule de travail (1). A travers la délicatesse des pensées, à travers les émotions de la piété, ses petits volumes offrent des mots pleins de verve qui révèlent l'ardent polémiste; il aimait la vérité, il criait *au loup*, pour sauver la brebis; il allait au but, sans détours, sans artifices; dans sa droiture naïve, dans la simplicité de son langage, on voyait le disciple de saint Ambroise qui a dit: « Un prêtre s'expose à la colère de DIEU et au mépris des hommes, s'il ne dit pas librement ce qu'il sait être la vérité (2). »

(1) M. l'abbé Diringier, son secrétaire.

(2) Nihil in sacerdote tam periculosum apud DEUM, tam turpe apud homines quam quod sentiat non libere denuntiare.

Intelligent des besoins de notre époque, sympathique aux inspirations qui cherchent à servir la Foi par les créations actuelles, il admire les prêtres et les laïques, qui, au sein de nos tumultes, vont à *la presse* comme jadis les moines allaient au défrichement des forêts; il évangélise ces modestes enfants, ces filles du sacrifice qui, sous la bannière de saint Paul, se constituent les volontaires servantes de l'Imprimerie et font circuler les immolations évangéliques dans cette artère puissante de l'apostolat de la presse.

Malgré cette vie consacrée à la conduite de toutes ces nobles entreprises, la possession de son âme ne lui manque jamais, sa sérénité grandit, sa piété s'élève. Si l'amour de la vérité et l'amour des âmes lui donnent des ailes et multiplient sa présence partout où il y a une sainte cause à défendre, des infortunes à consoler, des consciences à ressusciter et à soutenir, il n'oublie pas le Cœur sacré de son Maître, il revient plus recueilli et plus aimant à *l'Immortel Délaisse du sanctuaire!*

Rien dans le culte de l'amour de Jésus ne lui est étranger; il encourage une forte chrétienne, il prêche la croisade des Lampes devant le Tabernacle (1); il entraîne les hommes dans les douces veilles de l'Adoration nocturne; il convoque de mystiques assemblées dont les noms

(1) Mlle de Mauroy.

nouveaux étonnent notre naturalisme contemporain : le *Congrès Eucharistique de Lille* est comme une fleur d'autel placée sur son lit d'agonie.

Il voit plus haut et plus loin encore : il a les sollicitudes maternelles pour la perpétuité et la sainteté du sacerdoce, pour ces lampes vivantes toujours allumées dans le Temple, flammes bien-faisantes dont la lumière doit éclairer les intelligences et la chaleur étendre les feux de la charité. *Lucerna ardens et lucens.*

Les brûlants désirs de son âme appelaient un accroissement des vocations sacerdotales ; jaloux de les préparer à l'héroïsme, il était l'appui constant de tous les efforts qui tentent de relever l'éducation cléricale et de former de vrais prêtres, d'après les saintes règles du Concile de Trente ; il protégeait encore ces tentatives de la vie commune dans le clergé, vie commune qui fut toujours l'abri et l'école des saints (1).

Il y a des fils de son âme dans le cloître, à l'autel, et en chaire ; et, par eux, on peut dire qu'il est toujours la parole vivante et le sacrifice continué.

Ne craignez pas que cette exubérance d'un dévouement sans limites aux œuvres chrétiennes ait appauvri en lui la sève du patriotisme. Loin

(1) C'est ainsi qu'il a été l'ami et l'appui de M. le chanoine Millot, cet admirable directeur de la Petite Œuvre des Clercs de Saint-Sulpice à Issy. — Il a aidé M. Lebeurier et M. Chaumont dans leur zèle pour la vie commune du Clergé.

de là, on peut affirmer de lui ce que Bossuet disait de Nicolas Cornet, qu'il n'y avait point, en France, d'âme plus française que la sienne. Certes, il croyait que la prospérité de la France était inséparable des destinées de l'Église. Il n'a jamais douté de la vitalité de son pays, qui toujours sort plus puissant des plus dures épreuves. Sans jamais faire parade de son amour pour la France, il ne cesse de la servir du culte le plus fidèle. A l'heure douloureuse de vos malheurs publics, alors qu'un lambeau de territoire était emporté par des mains ennemies, il déploie tout ce que le zèle a de plus héroïque. Les exilés de l'Alsace et de la Lorraine s'abritent sous son patronage; avec lui, des hommes de foi et des femmes de cœur se mettent à l'œuvre et apportent à ces proscrits volontaires le pain du jour, la dignité du travail et presque les joies du cœur, si le cœur peut avoir quelques joies encore quand on est loin de sa patrie en deuil (1)!

Il a donc servi les âmes et développé les Œuvres.

Mais le trait caractéristique de sa vie est l'amour de la sainte Église; ce fut la marque distinctive de son existence qui restera l'honneur de sa mémoire bénie. *Il a aimé l'Église, il s'est*

(1) Nous tenons à citer Mgr Freppel, évêque d'Angers; Mgr Le Hardy du Marais, évêque de Laval; M. Keller, M. Léon Pagès, Mlle Polonus, à Paris; M. Juster, à Lyon, etc.

livré pour elle afin de la conserver glorieuse et immaculée (1).

Toutes les graves questions qui intéressent les privilèges et les droits de l'Épouse du CHRIST passionnaient son âme, et nul plus que lui n'a travaillé à rendre sa cause aussi populaire qu'elle est juste. Défendre sa liberté et développer sa fécondité furent toujours le but de sa parole et de ses écrits. Discernant un des premiers les conspirations ténébreuses des sociétés secrètes, il poussa un cri d'alarme contre ces trames ourdies dans l'ombre qui veulent avilir l'Église et la rendre l'esclave déshonorée de l'État (2). Son coup de clairon retentit jusque dans les légions adverses, sa vie fut exposée au suprême péril. Il ne m'appartient pas de dévoiler cette scène sublime où le Prélat, avec une tranquille mansuétude, embrasse le malheureux qui le menaçait, et désarme sa haine par les miséricordieux élans de la plus suave charité.

Sa foi virile et éclairée lui dénonce les périls de l'Europe; d'un coup d'œil ferme et profond il entrevoit, dans le travail souterrain de l'impunité, l'avènement d'un pouvoir justement nommé par un illustre diplomate « un pouvoir démagogique, païen dans sa constitution et satanique dans sa grandeur (3). » — Aussi, planant au-dessus des

(1) *Dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro ea.... ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut rugam.* (S. Paul, épître aux Ephésiens, v, 26, 27.)

(2) Voir sa brochure intitulée: *Les Francs-Maçons.*

(3) Donoso Cortès. *Corresp.* tom. II, p. 256.

transactions doctrinales, dominant les faits flottants et les succès équivoques, appuyé sur les immortels principes de l'Évangile, il proclame la nécessité sociale de *la Vérité* intégrale : la Vérité vous rendra libres (1)! Il l'affirme comme le seul obstacle à cette *statolatrie* qui menace de toutes ses oppressions la conscience, la famille et le sanctuaire. Il s'inspire des leçons de saint Hilaire : « Il vaut mieux mourir en ce monde que d'obéir aux calculs humains, de quelque puissance que ce soit, et de laisser corrompre la chaste virginité de la Doctrine (2). »

Avec quel filial enthousiasme il accueille la définition du Concile du Vatican! Jaloux des prérogatives du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, il a le don incomparable de les rendre populaires ; il développe, en une langue suave, forte et lumineuse, cette nécessité d'un *Confirmateur infailible* qu'a proclamée saint François de Sales quand il disait dans ses controverses : « L'Église ne peut pas « toujours être ramassée en un Concile général, « et les trois premières centaines d'années il ne « s'en fit point. » Il comprit l'opportunité de ce grand acte, alors que les agneaux et les brebis sont à la merci des ravisseurs et des séducteurs, alors que l'épiscopat, pour se défendre contre le

(1) Veritas liberabit vos.

(2) Melius est mihi in hoc sæculo mori, quam alicujus potentiâ dominante, castam veritatis corrumpere virginitatem. (S. Hilar. *contrâ Constant.*)

césarisme d'en haut et le despotisme d'en bas, n'a qu'un point d'appui dans ses pacifiques et nobles résistances; c'est le successeur de Pierre, qui a DIEU sur la tête, l'humanité comme cortège, les siècles comme piédestal!

A quoi bon discuter des reproches immérités, qu'il se laissait parfois entraîner à des dévotions puérides; au contraire, il combattait les mignardises, le sentimentalisme, tous ces affadissements de la vigueur chrétienne! Sa foi naïve, candide, lui enseignait les trésors que le Sauveur cache aux sages et aux prudents, mais qu'il révèle aux simples et aux petits (1). Partout et toujours c'est le Christ qu'il respirait, *respirate* CHRISTUM, dans les âmes auxquelles il le prêchait; dans son Vicaire infail-
libile, chef de son Église et gardien de sa vérité; dans sa Mère, la Vierge Immaculée dont les privilèges affirment la puissance rédemptrice de son Fils et notre Dieu.

La voilà donc cette lumière ardente et brillante!

Le voilà ce prêtre crucifié, ce vaillant apôtre des foules, cet ami des pauvres dont la vie et la parole furent pour des âmes sans nombre la lumière, la paix et la céleste consolation!

La victime a célébré les béatitudes de la souffrance, l'aveugle a été le voyant du Seigneur.

(1) Revelastiſſima pervalis.

Comme Tobie (1), dès son enfance, il a gardé les commandements de Dieu, et jamais le murmure n'a jailli de ses lèvres ; il a chanté le *Te Deum* de sa cécité heureuse qu'il appelait sa sainte et sanctifiante infirmité (2) !

Pardonnez-moi de ne pas savoir finir ; et pourtant vous vous plaindrez peut-être que j'aie omis tant de particularités importantes ; cette vie si abondante et si sereine est à peine esquissée. Poursuivez, vous dirai-je, comme saint Grégoire de Nazianze célébrant son frère Basile, cet éloge funèbre, vous qui pleurez cet ami, ce père qui s'est fait tout à vous pour vous gagner tous à JÉSUS-CHRIST (3).

Il est mûr pour le ciel, Dieu semble se complaire

(1) Hanc autem tentationem ideo permisit Dominus evenire illi, ut posteris daretur exemplum patientiæ ejus, sicut et sancti Job.

Nam cum ab infantia sua semper Deum timuerit, et mandata ejus castodierit, non est contristatus contra Deum, quod plaga cæcitatæ evenerit ei.

Sed immobilis in Dei timore permansit agens gratias Deo omnibus diebus vitæ suæ. (Tobie, II, 12-14.)

(2) Nous citons un fragment d'une de ses lettres du 1^{er} septembre 1871, adressée aux jeunes gens de l'Association de Saint-Thomas d'Aquin. Il dit :

« Je vous demande à tous, demain 2 septembre, un bon *Pater* et un bel *Ave Maria* d'actions de grâces. Il y aura demain 17 ans que Notre-Seigneur a daigné me faire un cadeau de sa vraie croix, en m'enlevant la vue. C'est une grâce que je ne méritais pas et dont je sens le prix chaque jour davantage. »

Voir sa lettre à Mlle Cécile de F., citée par le *Bulletin de Saint-François de Sales*, août 1881, p. 254.

(3) Adeste jam, me circumsistite.... encomium meum conficite... (S. Greg. Naz., orat. XLIII.)

à embellir cette âme ; il lui accorde les forces et le temps d'achever les dernières stations de son jubilé ; il lui réserve, dans les attentions délicates de sa providence pour les saints, une faveur qui couronne d'une lumière douce et éclatante les suprêmes efforts du prêtre et de l'apôtre au seuil de la mort.

C'était à la dernière messe qu'il célébra ; il était à l'autel ; ses mains fléchissantes tremblaient en tenant le calice, les restes d'une voix qui s'éteint redisaient les paroles sacrées ; sur les planches de sa chapelle étaient étendus, assistant au sacrifice, vingt enfants pauvres, malades, incurables. Ces jeunes meurtris se traînaient à peine ; mais leurs lèvres souriantes s'ouvraient pour recevoir des mains du sacrificateur le Crucifié, le divin Consolateur de tous les crucifiés. O mon Dieu, quel enivrant et céleste spectacle !

La liturgie est terminée ; l'apôtre dresse la table de modestes agapes à ces chers petits malades ; il les sert lui-même, il les réjouit de ses gracieuses saillies ; vision bénie et sainte de la bonté du Maître et de l'Ami des souffrants : *Laissez venir à moi les enfants..... les pauvres sont évangélisés.....* Le mal l'étend sur son lit d'agonie ; je me trompe : c'est tout à la fois un autel où il offre ses forces qui croulent, une chaire qui retentit encore de ses enseignements, un pavois triomphal d'où il bénit. Les princes de l'Église, les illustres, les obscurs s'y pressent ; pour tous il a un mot, un sourire, une bénédiction.

Le serviteur incomparable (1), le prêtre ami, ces doux dévouements qui ont enveloppé sa vie de si respectueuses tendresses, veulent écarter la foule ; mais lui, il veut rester prêtre et apôtre jusqu'à la dernière heure ; il dit : *Laissez-moi les bénir jusqu'à la complète démolition.*

La mort ne l'épouvante pas, il l'attend avec joie, c'est l'ambassadrice de son DIEU ; elle doit l'introduire vers cette Beauté éternelle qu'il a contemplée dans les ténèbres de sa vie, vers ce Bien suprême dont son cœur est épris depuis son enfance ; il la salue comme la reçut le séraphique Patriarche d'Assise dont il est le fils. Les saints évangiles sur la poitrine, son corps mortifié et souffrant, étendu sur le lit du pauvre, le crucifix dans ses mains, le visage illuminé des premiers rayons de l'Éternité, il meurt. Son âme s'envolant vers JÉSUS jette à la terre ces deux mots : *Amen, Alleluia*, chants de la foi, de la courageuse résignation, des saintes voluptés de la souffrance et des allégresses de la mort, vue sublime de l'élu qui entrevoit les clartés du ciel.

O noble et vaillant frère, ô saint ami, François d'Assise et François de Sales vous accueillent ; la blanche colombe de la Visitation (2), votre sœur, vous précède vers l'Agneau ; vous êtes paré de la beauté de son sacerdoce, vous lui portez les conquêtes de votre apostolat... Entrez dans

(1) Méthol, ce valet de chambre digne d'un tel maître.

(2) Voir la *Vie de Sabine de Ségur*, écrite par M. le marquis A. de Ségur.

la maison de votre Père, les bras chargés des gerbes semées dans les sillons de vos douleurs et récoltées dans votre travail. *Ingredieris in abundantia sepulchrum, sicut infertur acervus tritici in tempore suo* (1).

Désormais votre moisson est à l'abri des orages, et nous qui vous pleurons, nous irons près de votre glorieux sépulcre que garde sainte Anne, y chercher les leçons du présent et les espérances de l'avenir.

Ici, dans cette chaire de Notre-Dame, il y a plus d'un quart de siècle, l'illustre fils de saint Dominique, le grand orateur inspiré par sa foi, criait à Dieu : « Mon Dieu, donnez-nous des saints, il y a longtemps que nous en n'avons vu ! »

Dieu a entendu la prière de l'apôtre ; les saints ont apparu. Quand le Sauveur fait à un peuple cette magnifique aumône, ce peuple n'est pas à son déclin.

Sachez donc dominer vos divisions, unir vos forces sur le terrain de la vérité sans capitulation, de la charité sans recherche personnelle et jalouse ; dans l'intégrité de la foi et la plénitude du dévouement, formez tous ces phalanges du bien que nul ne pourra vaincre si vous êtes fidèles à la prière du Maître : *Sint unum, ut mundus credat !*

Devant cette vie et devant cette mort, qui n'ouvrirait pas son cœur à l'espérance ? Les catacombes

(1) Job, v. 26.

ne furent pas des tombeaux, mais bien les berceaux du monde chrétien et de l'Europe civilisée. Le passage d'un saint ici-bas, sa tombe sont des foyers de vie ; à son souvenir aimé les fidèles ranimeront leur dévouement, le clergé y puisera du courage, et la France, les secrets de sa résurrection.

EXTRAIT DES VOLONTÉS DERNIÈRES

DE

MGR DE SÉGUR

« Ceci est l'expression † de mes derniers désirs.

« Au nom du PÈRE, et du FILS, et du SAINT-ESPRIT ; au nom de NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

« Je meurs, comme j'ai vécu, dans la foi de la sainte Église Catholique, Apostolique, Romaine, et dans la soumission la plus entière au Saint-Siège Apostolique et à toutes ses décisions ; dans l'amour du Très-Saint-Sacrement de l'autel et du Sacré-Cœur de Jésus, dans un amour filial envers la sainte Vierge Marie immaculée et la bonne Mère sainte Anne.

« Je meurs dans l'espérance des miséricordes divines et sous la protection spéciale de mes patrons bien-aimés : saint Michel et saint Gabriel archanges, saint Pierre et saint Paul, saint Joseph et saint Jean l'Évangéliste, saint François d'Assise, saint François de Sales et saint Louis.

« Je meurs dans l'espérance de retrouver dans le sein de DIEU tous ceux que j'ai aimés et qui ont bien voulu m'aimer sur la terre, en particulier ma chère mère, mon père, ma sœur Jeanne-Françoise et mon vrai Père, le grand et saint Pape Pie IX.

« Si, dans mes écrits, la moindre chose se trouvait en opposition avec l'enseignement présent ou à venir du Saint-Siège, je le rétracte et condamne de tout mon cœur.

« Je désire être enseveli avec l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise et les pieds nus, en signe de pauvreté, avec le scapulaire bleu de l'Immaculée-Conception et celui du Sacré-Cœur, avec la soutane violette, en signe de ma dépendance du Pape et de

l'Église romaine, en aube et en chasuble blanche, en signe de mon amour ardent envers la sainte Eucharistie et la bienheureuse Vierge, ainsi que de ma ferme foi en la résurrection à venir. Sur ma poitrine on déposera le saint Évangile, le crucifix bénit et indulgencié par Pie IX, ainsi que le saint Rosaire.

« Mon cœur sera embaumé, puis porté et déposé devant le Très-Saint-Sacrement, au monastère de la Visitation, où ma sœur Sabine a eu le bonheur de vivre et de mourir, et où repose déjà le cœur de ma mère. Je demande à nos bonnes et chères sœurs de la Visitation que mon pauvre cœur soit déposé au milieu d'elles, pour y faire l'adoration perpétuelle devant le Très-Saint-Sacrement et participer à toutes les prières et communions de la communauté. Sur la boîte de plomb qui renfermera mon cœur, on gravera ces mots : « JÉSUS, mon DIEU, *je vous aime et vous adore de tout mon cœur.* » *au Très Saint Sacrement de l'autel.* »

« Je ne veux aucune pompe ni aucune dépense inutile pour mes obsèques. Là où je mourrai, je désire une simple messe basse, avec douze cierges autour de mon corps, six de chaque côté et, à la tête, un treizième, ainsi qu'il est marqué au cérémonial. Avant ma déposition au cimetière, on observera la même règle, ni plus ni moins.

« Je bénis avec une tendresse toute paternelle et très profonde tous mes enfants spirituels, ainsi que les chères communautés où j'ai eu le bonheur d'exercer mon ministère d'une manière plus suivie, en particulier les séminaires de Poitiers, de Montmorillon, de Séz, de Sainte-Anne d'Auray, et la petite communauté des élèves de Saint-Sulpice.

« Je bénis une dernière fois et avec grand amour le collège Stanislas et l'Association des apprentis et jeunes gens de Saint-Thomas d'Aquin, et tout spécialement les enfants et jeunes gens que j'ai dirigés et tant aimés.

« En les quittant pour un temps, je leur exprime à tous ce triple vœu, dont l'observance sera leur salut et leur bonheur : 1° Conserver toute leur vie un véritable amour à l'égard de l'autorité du Souverain-Pontife ; 2° un grand amour pratique de la sainte Eucharistie et de la Communion ; 3° un doux et filial amour envers la sainte Vierge, reine de pureté. Je leur demande à tous de se souvenir de leur pauvre Père, dans leurs prières et leurs communions. A ceux qui ont ou qui auront le bonheur d'être prêtres, je demande à perpétuité un *memento*, au *Nobis quoque peccatoribus* de la messe.

« Je bénis tout spécialement tous les membres de notre famille, et pour toute leur vie, mes neveux et nièces ainsi que leurs enfants à venir. Je les conjure tous et toutes de ne jamais abandonner le service de Dieu, de vivre saintement et de demeurer toujours et en tout humblement soumis aux enseignements, aux directions et à la cause du Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

« J'espère que la grâce de la vocation sacerdotale et de la vocation religieuse, une fois entrée dans notre famille, ne lui sera point enlevée, et que notre sang aura, jusqu'à la fin, l'honneur insigne et l'excellent bonheur de donner à JÉSUS-CHRIST et à son Église des prêtres et des religieuses.

« Je me recommande avec une grande confiance aux prières de tous les pieux fidèles, associés de saint François de Sales, et les supplie, à l'occasion de mon départ, de redoubler de zèle et de dévouement pour les intérêts de l'Église, la conservation de la foi et le développement de notre sainte Œuvre. Saint François de Sales rendra au centuple à chacun et à tous ce qu'ils pourront faire pour son Œuvre.

« Même prière à tous nos frères et sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François; qu'ils en soient tous de très dignes membres et que tous ils s'en fassent les apôtres.

« Je demande humblement pardon à NOTRE-SEIGNEUR et à tous ceux que j'aurais pu mal édifier ou scandaliser dans ma vie misérable, de tout le mal que j'ai commis, de quelque manière que ce puisse être.

« Je remercie avec une tendre reconnaissance tous ceux qui m'ont fait du bien, soit spirituel, soit temporel, et je recommande ma pauvre âme à leurs prières.

« Je pardonne de toute mon âme, pour l'amour de NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, toutes les offenses que j'ai pu recevoir en ma vie, de qui que ce soit, toutes les peines et les chagrins que l'on m'a causés, graves ou légers. J'espère que, dans sa bonté, DIEU daignera pardonner également toutes les calomnies dont j'ai pu être l'objet.

« En bénissant mon DIEU de ses miséricordes sans nombre, de toutes ses grâces : de ma sainte vocation, *de ma cécité*, du bien qu'il m'a fait faire et du mal qu'il m'a fait éviter ; en lui demandant pardon une dernière fois de toutes les fautes de ma vie ; en bénissant tous ceux que j'aime, et en pardonnant tout à tout le monde, je remets mon âme entre les mains de mon SAUVEUR ; je la dépose dans son Cœur adorable et adoré, et je consacre mon dernier sou-

pir et mon éternité à la sainte Vierge immaculée, Mère de la grâce et Reine du Paradis.

« Que mon cher Père saint François, et mon cher Patron, protecteur et ami saint François de Sales daignent m'obtenir la grâce d'une sainte mort et me présenter eux-mêmes à NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST !

« Ce deux septembre mil huit cent quatre-vingt; vingt-sixième anniversaire du jour mille fois béni où je suis devenu aveugle.

« † LOUIS-GASTON DE SÉGUR.

« Prélat de la maison du Pape, Chanoine-Évêque de Saint-Denis. »

IMP. DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL. — L. PHILIPONA.

PARIS, 51, RUE DE LILLE.
